

RAY MONK

WITTGENSTEIN

GRANDES
BIOGRAPHIES

Flammarion

Extrait de la publication

WITTGENSTEIN

Ray Monk

est philosophe,
professeur à l'université
de Southampton, spécialiste
de philosophie analytique.
Ses travaux portent
sur la philosophie
mathématique
de Wittgenstein
et sur l'œuvre de Bertrand
Russell, dont il est également
le biographe
(*Bertrand Russell, 1. The Spirit of Solitude, 1872-1921, 2. The Ghost of Madness, 1921-1970*,
Londres, Vintage,
1996-2001).

« Dites-leur que j'ai eu une vie merveilleuse. » C'est sur ces mots apaisés que s'éteint le philosophe Ludwig Wittgenstein à Cambridge, au lendemain de son soixante-deuxième anniversaire. Pourtant, la destinée de celui qui fut l'un des penseurs les plus originaux du xx^e siècle ne semble guère lumineuse, traversée qu'elle est d'insatisfactions, de doutes, de combats perpétuels.

Il naît à Vienne en 1889, dernier des huit enfants d'une famille richissime. Le père, industriel de grande envergure, la mère, musicienne d'exception, reçoivent chez eux Brahms, Mahler ou Klimt, et dispensent à leurs rejetons une éducation élitiste, fondée sur le culte de l'excellence. La médiocrité n'est pas de mise chez les Wittgenstein – trois fils se suicideront.

Ludwig, quant à lui, est saisi très tôt par le besoin de comprendre le monde ; le questionnement philosophique deviendra la grande affaire de sa vie : ce seront la rencontre avec Bertrand Russell, la découverte de la logique et l'entreprise considérable du *Tractatus logico-philosophicus* dont la réception suscita querelles et incompréhensions ; ce seront aussi des choix matériels et spirituels radicaux. En 1914, au milieu de la rédaction de son grand œuvre, il s'engage sous les drapeaux austro-hongrois ; il connaît le feu, l'emprisonnement et découvre la foi chrétienne. Au sortir de la guerre, il renonce à la philosophie, abandonne sa part d'héritage, et devient instituteur, puis jardinier ; il envisage même un temps d'être moine... Ses dernières années, la reconnaissance venue, il renoue avec ses premières recherches, critiquant les conclusions de son *Traité* dans des travaux majeurs qui seront publiés de façon posthume.

L'homme, on le voit, est aussi complexe que son œuvre. Au terme d'une enquête précise, Ray Monk réussit ici le tour de force de nous éclairer les contradictions, les déchirements, les zones d'ombre du personnage, sans sacrifier jamais la profondeur de sa philosophie.

Flammarion

Extrait de la publication

WITTGENSTEIN

RAY MONK

WITTGENSTEIN
LE DEVOIR DE GÉNIE

Traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld

Flammarion

Titre original : *Ludwig Wittgenstein. The Duty of Genius.*
Ouvrage publié originellement en 1990 chez Jonathan Cape, Londres
et Free Press, New York.
© Ray Monk, 1990.

Pour la traduction française :
Première publication, éditions Odile Jacob, septembre 1993.
© Éditions Flammarion, 2009, pour cette édition.
ISBN : 978-2-0812-6252-2

Pour Jenny

« La logique et l'éthique sont fondamentalement la même chose, elles ne sont rien d'autre que le devoir envers soi-même. »

Otto Weininger, *Sexe et caractère*.

Introduction

Ludwig Wittgenstein exerce sur les esprits une fascination singulière que son immense influence sur la philosophie moderne ne suffit pas à expliquer. Son personnage a inspiré des poèmes, des tableaux ; son œuvre a été mise en musique ; il est même le héros d'un roman, qui est en fait une biographie romancée ¹. Sans compter les cinq émissions de télévision qui lui ont été consacrées et les innombrables ouvrages de souvenirs, souvent dus à des gens qui l'ont à peine connu. (F. R. Leavis, par exemple, l'a rencontré au plus trois ou quatre fois : il en a tiré seize pages de « Souvenirs de Wittgenstein ».) Tout le monde y est allé de sa contribution : la femme qui lui donnait des leçons de russe, l'homme qui le fournissait en tourbe pendant son séjour en Irlande, et l'auteur de ses dernières photographies, qui ne le connaissait pratiquement pas.

À côté de cet engouement, toute une industrie non d'études a fleuri sur sa philosophie. Une compilation récente des sources secondaires ne relève pas moins de 5 868 livres et articles sur son œuvre. La plupart n'ont pas le moindre intérêt pour des non-spécialistes, et s'il en est qui abordent la vie et la personnalité de Wittgenstein à la manière des ouvrages cités plus haut, ils sont très peu nombreux.

Aussi vaste que puisse être l'intérêt que suscite Wittgenstein, un fossé regrettable sépare ceux qui étudient son œuvre sans s'intéresser à sa vie, et ceux qui trouvent sa vie fascinante mais son œuvre incompréhensible. Par exemple, si on a été séduit par le Wittgenstein qui apparaît dans *A Memoir* de Norman Malcolm, on peut éprouver le désir d'aborder ses œuvres : on s'aperçoit alors qu'on n'en comprend

1. *The World as I Found it*, de Bruce Duffy, paru en français sous le titre *Le Monde tel que je l'ai trouvé*, Flammarion, 1991.

pas un traître mot. Il existe à n'en pas douter un grand nombre d'excellentes introductions à l'œuvre de Wittgenstein : elles expliquent ses grands thèmes et sa manière de les aborder. Mais il est une chose que ces introductions n'expliquent jamais : le lien entre son œuvre et *lui* – entre les préoccupations spirituelles et éthiques qui ont marqué son existence, et les questions philosophiques, à première vue assez éloignées, qui parcourent son œuvre.

Ce livre cherche précisément à combler ce fossé. J'ai choisi de mêler la vie et l'œuvre en un seul récit, afin de montrer comment l'œuvre a été produite par l'homme, afin de dévoiler l'unité (intuitivement évidente pour tant de lecteurs de Wittgenstein) entre ses interrogations philosophiques et sa vie spirituelle et affective.

Première partie

1889-1919

Chapitre 1

Le laboratoire de l'autodestruction

« Pourquoi dire la vérité quand il est préférable de mentir ? »

Telle est la première interrogation philosophique émanant de Ludwig Wittgenstein qui nous soit parvenue. Vers huit ou neuf ans, il s'arrêta sur le pas d'une porte pour réfléchir à cette question. N'ayant pu y répondre de manière satisfaisante, il en conclut qu'un mensonge n'aurait rien de répréhensible dans de telles circonstances. Bien plus tard, il déclara que cet événement fut « une expérience qui, sans avoir été déterminante pour [son] devenir, était en tout cas typique de [sa] nature à l'époque ».

En un sens, cet épisode est caractéristique de sa vie. À la différence d'un Bertrand Russell, qui se tourna vers la philosophie dans l'espoir de découvrir des certitudes là où il ne percevait que des doutes, Wittgenstein y fut conduit par une tendance compulsive à se poser ce genre de questions. En quelque sorte, c'est la philosophie qui est venue à lui, et non l'inverse. Il vivait ces dilemmes comme des intrusions gênantes, comme des énigmes qui lui collaient à la peau, qui le retenaient prisonnier et l'empêchaient de mener à bien ses occupations normales tant qu'il n'était pas parvenu à les dissiper en trouvant une solution satisfaisante.

Pourtant, à d'autres égards, la réaction du jeune Wittgenstein est tout à fait atypique. La facilité avec laquelle il s'accommode de la malhonnêteté est incompatible avec l'infatigable dévotion pour la vérité qui fit à la fois craindre et admirer le Wittgenstein adulte. Elle est également incompatible avec la conception qu'il se faisait du philosophe. Un jour, sa sœur lui dit dans une lettre qu'il était un grand philosophe. Il répondit : « Dis que je suis un chercheur de vérité, et je serai satisfait. »

Il n'avait pas changé d'avis ; c'est son caractère qui s'est modifié,

ouvrant ainsi une longue série de transformations, décidées à des moments de crise et entreprises avec l'intime conviction que la source de la crise, c'était lui-même. Ainsi, la vie de Wittgenstein ressemble à une interminable bataille avec sa propre nature. Même quand il arrivait à accomplir quelque chose, c'était toujours avec le sentiment qu'il l'avait fait en dépit de lui-même. Sa réalisation ultime serait un dépassement total de soi qui rendrait toute philosophie inutile.

Un jour, quelqu'un lui dit qu'il trouvait l'innocence enfantine de G. E. Moore tout à son honneur ; Wittgenstein protesta. « Je ne comprends pas ce que cela veut dire, dit-il, car il ne s'agit pas de l'innocence d'un *enfant*. L'innocence dont vous parlez n'est pas celle pour laquelle un homme lutte, mais celle qui naît d'une absence naturelle de tentation. »

Cette remarque semble s'appliquer à Wittgenstein lui-même. Son caractère – la personnalité fascinante, entière, imposante qu'évoquent les nombreux témoignages émanant de ses amis et de ses étudiants – *est* effectivement ce pour quoi il a dû lutter. Enfant, c'était un être doux et aimable : il aimait faire plaisir, il était prêt à s'adapter et, comme nous l'avons vu, il était disposé à transiger avec la vérité. L'histoire des dix-huit premières années de sa vie est l'histoire de sa lutte, des forces intérieures et extérieures qui furent le moteur de cette transformation.

Ludwig Josef Johann Wittgenstein naquit le 26 avril 1889. C'était le huitième et dernier enfant d'une des familles les plus riches dans la Vienne des Habsbourg. Le nom et la fortune des Wittgenstein ont fait dire à certains qu'ils étaient apparentés à une famille aristocratique allemande, les Seyn-Wittgenstein. Tel n'est pas le cas. Les Wittgenstein n'étaient Wittgenstein que depuis trois générations. Ce nom avait été adopté par l'arrière-grand-père paternel de Ludwig, Moïse Maier ; celui-ci avait été le régisseur de la famille princière et, après le décret napoléonien de 1808 qui imposait aux juifs d'adopter un patronyme, il avait pris le nom de ses employeurs.

Au sein de la famille, une légende vit le jour : le fils de Moïse Maier, Hermann Christian Wittgenstein, aurait été le bâtard d'un prince (de la maison Wittgenstein, Waldeck ou Esterhazy, selon les versions). Toutefois, cette histoire n'a pas lieu d'être prise au sérieux. Son authenticité est d'autant plus douteuse qu'elle semble avoir surgi à un moment où la famille s'efforçait (non sans succès, comme nous le verrons) de se faire aryaniser selon les termes des lois raciales de Nuremberg.

Mais l'histoire aurait sans doute plu à Hermann Wittgenstein, qui avait pris pour deuxième prénom « Christian » dans le but délibéré de rompre avec son passé juif. Il cessa toute relation avec la communauté juive dans laquelle il avait grandi, et quitta sa ville natale, Korbach, pour s'installer à Leipzig, où il fit une belle carrière dans le négoce de la laine, qu'il achetait en Hongrie et en Pologne, pour la revendre en Angleterre et aux Pays-Bas. Il épousa la fille d'une éminente famille juive viennoise, Fanny Figdor, qui s'était elle aussi convertie – au protestantisme – avant leur mariage en 1838.

Lorsque les Wittgenstein s'installèrent à Vienne vers 1850, ils ne se considéraient sans doute plus comme juifs. En fait, Hermann Christian s'était même acquis une certaine réputation d'antisémite et il avait formellement interdit à ses enfants d'épouser des juifs. C'était une famille nombreuse : huit filles et trois garçons qui, dans l'ensemble, suivirent les conseils de leur père et se marièrent dans des familles protestantes aisées, souvent de profession libérale. Ainsi fut fondé tout un réseau de juges, d'avocats, de professeurs et de pasteurs sur lesquels les Wittgenstein pouvaient compter lorsqu'ils en avaient besoin. L'assimilation de la famille était si parfaite qu'un jour une des filles de Hermann dut demander à son frère Louis s'ils étaient vraiment d'origine juive. « *Pur sang, Milly*, répondit-il, *pur sang*¹. »

La situation des Wittgenstein ressemblait à celle de bien d'autres familles viennoises en vue : elles étaient totalement intégrées à la société viennoise, totalement divorcées de leurs origines, et pourtant elles restaient mystérieusement juives « de la tête aux pieds ».

Les Wittgenstein (à la différence des Freud, par exemple) ne faisaient pas partie d'une communauté juive – sauf au sens vague mais important où tout le monde en faisait partie à Vienne –, et le judaïsme n'occupait aucune place dans leur éducation. Leur culture était entièrement germanique. Fanny Wittgenstein venait d'une famille de marchands qui jouait un rôle important dans la vie culturelle autrichienne. Ils étaient amis du poète Franz Grillparzer et avaient parmi les artistes une réputation de collectionneurs enthousiastes et avertis. Un de leurs cousins, Joseph Joachim, devint un célèbre violoniste virtuose, et Fanny et Hermann jouèrent un rôle capital dans sa formation. Ils l'adoptèrent alors qu'il avait douze ans et confièrent sa formation musicale à Felix Mendelssohn. Lorsque

1. En français dans le texte (NdT). Les références des citations sont mentionnées en fin de volume.

le compositeur demanda ce qu'il devait enseigner à l'enfant, Hermann Wittgenstein répondit : « Laissez-le simplement respirer le même air que vous ! »

C'est Joachim qui présenta Johannes Brahms à la famille, et son amitié devint pour eux plus précieuse que toute autre. Brahms enseignait le piano aux filles de Hermann et de Fanny ; plus tard, il devint un participant assidu aux soirées musicales organisées par les Wittgenstein. Au moins une de ses œuvres majeures, le quintette pour clarinette, fut créé chez les Wittgenstein.

Tel était l'air que respiraient les Wittgenstein : réussite culturelle et respectabilité confortable. Tout juste quelques relents déplaisants d'antisémitisme venaient-ils leur rappeler leurs origines « non aryennes ».

Bien des années plus tard, Ludwig Wittgenstein fera écho à la remarque de son grand-père à Mendelssohn, lorsqu'il incitera l'un de ses étudiants de Cambridge, Maurice Drury, à abandonner l'université. « À Cambridge, lui dit-il, il n'y a pas d'oxygène pour vous. » Il pensait que Drury se trouverait mieux parmi les ouvriers, où l'air était plus sain. Mais appliquée à lui-même, qui restait à Cambridge, la métaphore prenait une tournure intéressante : « Cela importe peu pour moi, dit-il à Drury. Je produis mon propre oxygène. »

Son père, Karl Wittgenstein, avait aussi fait preuve de pareille indépendance par rapport à son milieu et de la même détermination à produire son propre oxygène. Karl était l'exception parmi les enfants de Hermann et de Fanny. Il était le seul dont la vie ne se pliait pas à leurs aspirations. C'était un enfant difficile, qui se révolta très tôt contre le formalisme et l'autoritarisme de ses parents, et qui résista à leurs efforts pour lui prodiguer l'éducation classique qui convenait à un membre de la bourgeoisie viennoise.

À l'âge de onze ans, il fit une tentative de fugue. À dix-sept ans, il fut expulsé de son école pour avoir écrit un essai dans lequel il niait l'immortalité de l'âme. Hermann s'obstina. Il décida de poursuivre l'éducation de Karl à la maison et, pour ce faire, il employa des tuteurs privés. Mais Karl s'enfuit à nouveau, et cette fois fut la bonne. Il se cacha d'abord dans le centre de Vienne pendant un ou deux mois, puis s'embarqua pour New York, où il arriva sans un sou vaillant, avec son violon pour seul bien. Pendant plus de deux ans, il travailla comme serveur, comme musicien de saloon, comme barman et comme professeur (de violon, de cor, de mathématiques, d'allemand et de tout ce qui lui pouvait passer par la tête). Cette aventure lui permit de démontrer qu'il pouvait être son propre

Table des matières

<i>Introduction</i>	9
---------------------------	---

Première partie **1889-1919**

<i>Chapitre 1</i> : Le laboratoire de l'autodestruction.....	13
<i>Chapitre 2</i> : Manchester	39
<i>Chapitre 3</i> : Le protégé de Russell	47
<i>Chapitre 4</i> : Le maître de Russell.....	73
<i>Chapitre 5</i> : En Norvège.....	99
<i>Chapitre 6</i> : Derrière les lignes	113
<i>Chapitre 7</i> : Au front	143

Deuxième partie **1919-1928**

<i>Chapitre 8</i> : L'indicible vérité	173
<i>Chapitre 9</i> : « Une situation vraiment rurale »	195
<i>Chapitre 10</i> : Retour à la civilisation.....	235

Troisième partie **1929-1941**

<i>Chapitre 11</i> : La deuxième venue	253
<i>Chapitre 12</i> : La « phase vérificationniste »	279
<i>Chapitre 13</i> : Le brouillard se lève	295
<i>Chapitre 14</i> : Un nouveau commencement.....	307
<i>Chapitre 15</i> : Francis.....	325
<i>Chapitre 16</i> : Jeux de langage : le <i>Cahier bleu</i> et le <i>Cahier brun</i>	333
<i>Chapitre 17</i> : Rejoindre la troupe	345
<i>Chapitre 18</i> : Confessions.....	359
<i>Chapitre 19</i> : <i>Finis Austriæ</i>	381
<i>Chapitre 20</i> : Le professeur récalcitrant.....	397

Quatrième partie
1941-1951

<i>Chapitre 21</i> : Travail de guerre.....	427
<i>Chapitre 22</i> : Swansea.....	453
<i>Chapitre 23</i> : En ces temps obscurs.....	465
<i>Chapitre 24</i> : Un changement d'aspect.....	481
<i>Chapitre 25</i> : Irlande.....	509
<i>Chapitre 26</i> : Un citoyen sans communauté.....	539
<i>Chapitre 27</i> : Storeys End	563
<i>Appendice</i> : Le Wittgenstein de Bartley et les remarques codées.....	569
<i>Références</i>	575
<i>Bibliographie</i>	609
<i>Crédit d'illustrations</i>	615
<i>Index</i>	617

Achévé d'imprimer en octobre 2009
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s., 61250 Lonrai
N° d'édition : L.01EHBN000321.N001 – N° d'impression : 093584
Dépôt légal : novembre 2009
Imprimé en France